

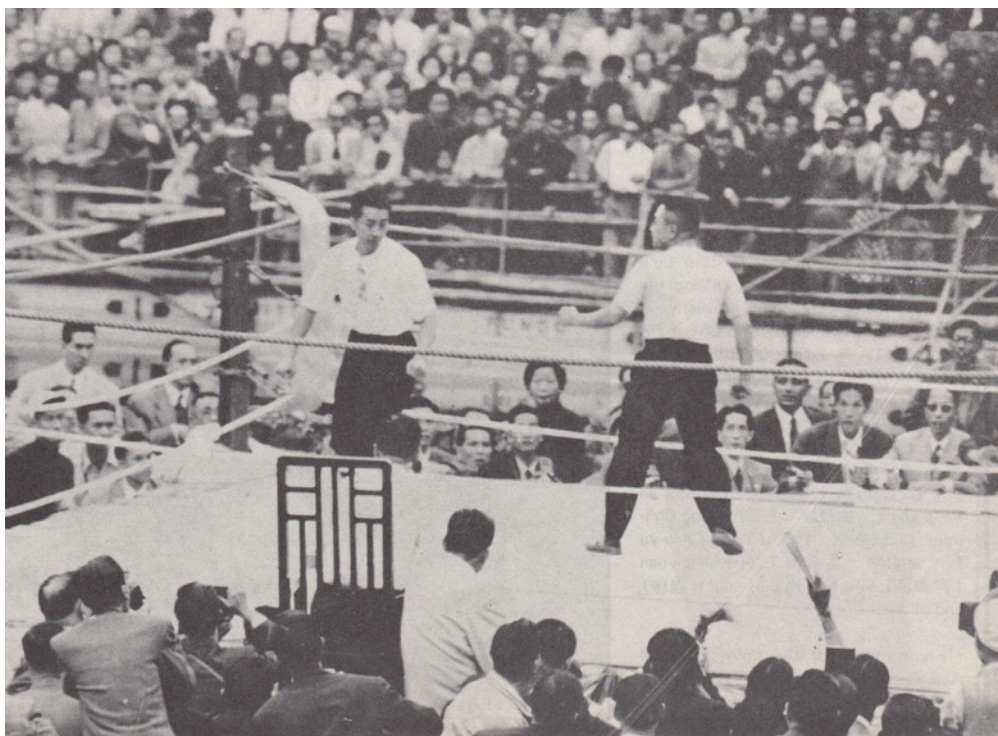
BRUCE LEE ET LE KUNG-FU : DE LA RUE AU RING



Bruce Lee, la légende du Petit Dragon, tel est le titre du premier ouvrage français consacré à la superstar du cinéma d'action. Écrit par René Chateau et publié en 1975, ce livre posa la première pierre de ce qui, en effet, tenait surtout de la légende. Au fil des pages, le lecteur découvrait le jeune chef de bande initié à la boxe chinoise par le grand maître Ip Man, l'expert accompli surmontant les préjugés racistes de sa communauté d'origine ainsi que des studios de Hollywood et enfin l'invincible combattant philosophe... Le kung-fu, auquel Lee avait pourtant consacré une grande partie de sa vie, ne constituait qu'un arrière-plan fantomatique, en grande partie occulté par son apparence phénoménale. Plus de quarante ans plus tard, des pans entiers du mythe commencent à se désagréger sous l'action de chercheurs dont les travaux ramènent le Petit Dragon à sa véritable stature qui est avant tout celle d'un « maître du regard ». Commencée en France par Christophe Champclaux avec *Le combat selon Bruce Lee* (2013), cette mise au point se poursuit désormais avec mon *Offensive du Dragon* également publié chez Guy Trédaniel. Dans cet ouvrage, je reviens sur le parcours martial de l'acteur à Hong Kong et mets en lumière le rôle joué par des maîtres de la diaspora chinoise dans l'évolution de son style personnel de kung-fu.



Une des légendes qui courent sur la jeunesse de Bruce Lee présente celui-ci comme un petit délinquant aimant faire le coup de poing dans le Hong Kong agité des années 1950. Menacé pour diverses raisons par les redoutables Triades, il n'aurait eu d'autre choix que de se réfugier aux États-Unis avec seulement cent dollars en poche. En réalité, il était inévitable que ce jeune homme de bonne famille, qu'une bonne étoile _ ou plutôt un calcul parental _ avait fait naître à San Francisco, effectue le voyage afin de réclamer la citoyenneté à laquelle il avait droit. Loin de fuir la colonie britannique, il s'embarqua ainsi pour le rêve américain comme l'avaient fait avant lui d'innombrables migrants venus des quatre coins du globe. Pour ce qui est du voyou, il semblerait que ses fans aient finis par confondre le Petit Dragon avec les personnages de mauvais garçons qu'il incarna à l'écran dans des mélés cantonais tel que *The Orphan* qui lui rapporta la coquette somme de mille dollars avant son départ de Hong Kong... Toutefois, tout n'est pas complètement faux dans la saga du jeune Bruce Lee. En effet, sa pratique martiale s'inscrit dans un tournant de l'histoire des arts martiaux hongkongais, une évolution marquée par l'apparition d'un « kung-fu de rue » ensauvagé qui se développa justement durant la turbulente adolescence de la future star du cinéma d'action.



Le taiji quan affronte la Grue blanche à Macao en 1954 (à droite Wu Gongyi)

Le grand combat de Macao

Les arts martiaux chinois entretiennent une relation complexe avec la violence. Pour prévenir ses déchaînements, la tradition a instauré un code de conduite, ce *wude* 武德 (vertu martiale) dont le réalisateur et maître de kung-fu Liu Chia Liang 刘家良 disait justement que Bruce Lee était dépourvu... Illustrée par de nombreuses sentences, l'éthique martiale interdisait en principe l'accès des écoles aux bagarreurs, aux coureurs de jupons, toxicomanes et autres faiseurs d'histoires... Les rivalités, bien réelles, entre clans se réglaient souvent à l'amiable par des épreuves physiques ou des tests mesurant l'habileté de leurs champions. Ainsi, lorsque le maître du Shaolin du Nord Kuo Yun Cheung 顾汝章 s'installa dans la ville méridionale de Canton, son conflit avec les adeptes du *buck sing choy lay fut* 北胜蔡李佛 menés par le maître Tam Sam 谭三 trouva sa résolution dans une comparaison des styles des deux experts : le premier démontra ses coups de pied que l'autre s'efforça de bloquer avec les avant-bras. Tout cela se termina par la fraternisation de leurs élèves respectifs et un échange de techniques. Bien entendu, il existait de nombreuses dérives dans les milieux des pratiques martiales qui n'en constituaient pas moins le vivier dans lequel les organisations criminelles recrutaient

leurs hommes de main. Un exemple bien connu des collusions entre écoles de kung-fu et Triades nous est fourni par le maître de boxe *pak-mei* 白眉 (Sourcils blancs) Cheung Lai Chuen 张礼泉 qui entraîna des membres de la société mafieuse 14K de sinistre réputation. Au cours des années 1950, la situation sociale de Hong Kong fut rendue explosive par l'afflux de nombreux réfugiés venus du continent qui s'entassèrent dans ses quartiers populaires. Dans un contexte déjà fortement concurrentiel, l'installation dans la colonie de maîtres d'arts martiaux originaires du Nord de la Chine exacerba les antagonismes. C'est ainsi que, au terme d'une longue polémique, le taiji quan représenté par le maître Wu Gongyi 吴公义 fut sommé de prouver sa valeur face au « poing du sud » (*nan quan* 南拳) local. Wu, alors âgé de 56 ans, accepta de se mesurer à Chen Kefu 陈克夫, un adepte de la « boxe de la grue blanche » d'une vingtaine d'années son cadet. Pour ce match, qui eut lieu à Macao le 17 janvier 1954, l'estrade traditionnelle (*leitai* 擂台) fut remplacée par un ring de boxe qui exposait les concurrents aux regards d'une assistance nombreuse et enthousiaste. Les règles adoptées pour l'occasion permettaient aux combattants l'usage de leurs poings nus ainsi que de leurs pieds pour frapper l'adversaire. La confrontation des deux experts donna à voir un pugilat rudimentaire que les arbitres s'empressèrent d'arrêter à la seconde reprise prétextant une légère blessure de Chen. Si ce combat révéla les insuffisances du kung-fu dans un cadre sportif, l'odeur du sang attira néanmoins une jeunesse turbulente qui découvrit alors la boxe ancestrale sous un nouveau jour.



William Cheung en action au mannequin de bois (photo Jean Paoli)

Un petit frimeur de quatorze ans

À l'instar de nombreux jeunes gens issus de bonnes familles, Bruce Lee vit dans les arts martiaux un moyen de s'affirmer. Comme nombre de ses compatriotes, il s'était passionné pour la polémique entre les partisans de Wu Gongyi et les tenants des boxes cantonaises. Son copain William Cheung 张卓庆 avait déjà commencé la pratique du *wing chun* 咏春, un style de kung-fu peu démonstratif dont, semble-t-il, il ne vit pas tout de suite l'intérêt. Une pratique comme le *hung gar* 洪家, qu'il avait découvert sur les plateaux de cinéma, lui paraissait plus attractive. Toutefois, on peut penser que le spectacle de William jouant les caïds à la sortie du collège l'amena à modifier son point de vue tout en piquant son esprit de compétition. Lorsque, aux alentours de 1955, il céda à l'insistance de son camarade qui voulait l'introduire

dans le club où il s'exerçait, les élèves du maître Ip Man 叶问 virent apparaître un petit frimeur de quatorze ans qui se dandinait avec affectation. Wong Shun Leung 黃淳梁, le champion de l'école qui assurait l'enseignement, n'apprécia guère le manque de tenue de cet énergumène et demanda à Cheung de ne plus l'amener à la salle. Bruce revint néanmoins quelques mois plus tard bien décidé cette fois-ci à se faire accepter. Ip Man qui ne partageait visiblement pas les réticences de son assistant fut vraisemblablement ravi d'accueillir ce garçon, qui, de par ses rôles dans des mélés cantonais, jouissait déjà d'une certaine célébrité. D'après certains témoignages, Bruce fut d'abord un élève officiel du clan *wing chun* avant que la découverte de son sang européen _ sa mère Grace était eurasienne rappelons-le _ ne lui en ferme les portes. En fait, Ip Man dirigeait alors plusieurs groupes de pratiquants et tout laisse supposer que le Petit Dragon préféra rejoindre les garçons de son âge qui avaient pris l'habitude de se retrouver au domicile de Wong Shun Leung plutôt que d'assister aux cours destinés aux adeptes d'âge mûr. Il va sans dire que l'atmosphère des entraînements chez le fougueux Wong devait plus relever de la bande de jeunes entourant un leader charismatique que de l'activité d'une école traditionnelle de kung-fu. Une anecdote bien connue rapporte que la nouvelle recrue inventa de guetter l'arrivée de ses camarades pour leur annoncer que leur aîné était absent ou souffrant. Grâce à ce stratagème le petit malin put ainsi bénéficier de plusieurs cours particuliers. Ce que l'on ne raconte pas, c'est qu'après avoir découvert le pot aux roses Wong administra une raclée mémorable au futur dieu des arts martiaux...



Ip Man et Bruce Lee en position de *chi-sao*

Apprentissage sur le tas

Alors que Bruce avait manifesté une certaine nonchalance à ses débuts, sa pratique martiale tourna à l'obsession lorsqu'il découvrit que celle-ci lui donnait les moyens de s'imposer physiquement à ses camarades de collègue _ ceux-là ne tardèrent d'ailleurs pas à le surnommer « le gorille » _ ainsi qu'aux petites frappes juvéniles auxquelles il s'était mis en tête de disputer le contrôle symbolique de son quartier. Il constata ainsi l'efficacité de la méthode d'entraînement privilégiée par Wong qui est désignée sous le nom de « mains collantes » (*chi-sao* 黏手) et constitue la grande force de l'école *wing chun*. Il s'agit d'une sorte d'escrime des membres supérieurs qui se pratique en maintenant constamment le contact avec les avant-bras du partenaire, les spécialistes de cet exercice étant capables de dominer un antagoniste avec les yeux bandés et cela en se basant seulement sur leurs sensations tactiles. Plus prosaïquement, le but du jeu consiste à bloquer les bras de l'adversaire, ce que l'on désigne aujourd'hui sous le terme de « trapping », afin de l'accabler de bourre-pif!

Ainsi, tout porte à croire que le jeune Bruce Lee passa bien plus de temps à croiser les bras avec ses camarades qu'à répéter les exercices fastidieux fixés par la tradition auxquels étaient astreints les élèves des classes formelles du maître Ip Man. La pratique du combat libre

nombre d'années de pratique. La lutte fut d'abord incertaine pour le représentant du *wing chun* qui ne tarda pas à se retrouver avec un coquard et le nez ensanglanté. Aux dires de Wong, ce dernier aurait alors souhaité interrompre le combat en invoquant sa crainte de la colère paternelle. Incité à donner le meilleur de lui-même par ses féroces aînés _ qui en l'occurrence ne lui laissèrent guère le choix _ le Petit Dragon se déchaîna finalement au point de continuer à frapper son adversaire tombé au sol, lui cassant une dent et le blessant à l'œil. Il ne faut probablement pas chercher plus loin que cet incident pour connaître la nature réelle des démêlées du jeune Bruce Lee avec la police qui, en cette occasion,registra une plainte déposée par les parents du vaincu...



Un instantané de la compétition de Taïwan en 1957

Le Wing Chun K.O. à Taïwan

Pratiquant enthousiaste de la méthode *wing chun*, Bruce Lee ne songea pas à remettre celle-ci en question tant qu'il vécut à Hong Kong. Toutefois, on peut penser que le processus qui devait l'amener à en critiquer les limites était déjà en germe dès cette époque. En effet, quelques mois auparavant, un événement avait plongé l'école d'Ip Man dans la consternation. En novembre 1957 s'était déroulé à Taïwan un tournoi de kung-fu opposant des combattants locaux à des équipes de Hong Kong et Macao. À la surprise générale, Wong Shun Leung, qui était pourtant l'un des hommes forts de l'équipe hongkongaise, fut rapidement mis hors de combat par une foudroyante technique de jambe du Taïwanais Wu Ming Jeet 吳明哲. Les supporters de l'école *wing chun* voulurent croire que les partisans de ce dernier s'étaient arrangés pour détourner l'attention de leur champion juste avant que celui-ci ne reçoive le pied de son adversaire en pleine face. Sans remettre en question cette explication peu vraisemblable, Bruce se hâta d'aller voir et revoir le reportage de cette compétition qui fut diffusé dans les salles de cinéma de Hong Kong à la grande honte des disciples d'Ip Man.

Il ne fait aucun doute que l'efficacité des coups de pied en hauteur de Wu ébranla les convictions du Petit Dragon d'autant plus que l'un des grands vainqueurs de ce tournoi, son compatriote Lai Hung 黎雄, était également un spécialiste des techniques de jambes du Shaolin du Nord. De la même façon qu'il devait lui-même exceller quelques années plus tard dans ce registre technique habituellement déprécié par les adeptes du *wing chun*, son évolution ultérieure montre qu'il finit aussi par renoncer à la plupart des manœuvres de mains et coups de poing classiques enseignés par Wong. Indépendamment de ses réflexions sur l'efficacité, il y eut encore probablement une autre raison pour que le jeune Bruce songe sérieusement à diversifier sa palette d'artiste martial. Les précautions qui entouraient alors l'enseignement des arts martiaux traditionnels incitaient les professeurs à retenir un maximum

d'informations voire à dissimuler certains savoir-faire. C'est ainsi que le futur roi du kung-fu ne disposait que de connaissances incomplètes du style d'Ip Man avant son embarquement pour le rêve américain le 29 avril 1959. En effet, il ne maîtrisait que le premier des trois enchaînements à mains nues et ignorait une importante partie des mouvements au mannequin de bois, sorte de poteau de frappe évoquant vaguement une forme humaine. Pour ce qui est du maniement des armes spécifiques à cette école, double coutelas et perche longue, il était loin d'avoir l'ancienneté requise pour prétendre à une telle initiation... Néanmoins, à la veille de son départ Lee possédait de toute évidence l'essentiel : une expertise en « mains collantes » développée sous la direction de Wong Shun Leung ainsi qu'une volonté inflexible de perfectionner ses qualités de combattant.



Wu Ming Jeet, champion taïwanais qui élimina l'homme fort de Hong Kong

Lai Hung, le précurseur

Une fois installé à Seattle, Bruce réunit un groupe de durs à cuire, de jeunes gens agités qui avaient tâté de la boxe, de la lutte ou du judo et que l'habileté du jeune Chinois fascinait. Comme le rapporte Jesse Glover dans son ouvrage¹, ce dernier ne fut pas le seul représentant du kung-fu à les impressionner. En effet, le Petit Dragon retrouva à San Francisco l'un des champions du *buck sing choy lay fut*, Richard Leung, dont il expliqua avec admiration à ses élèves qu'il avait réussi à tenir en échec son redoutable ami William Cheung. Pour Jesse Glover, Leung manifestait la même puissance et la même rapidité que son professeur. Bruce était tellement convaincu de la qualité du *choy lay fut*, notamment dans le cadre d'un combat contre plusieurs adversaires, qu'il incita son redoutable camarade à s'installer à Seattle. Avant que les deux garçons ne se perdent de vue _ Leung fit carrière dans la police de Hong Kong avant de s'implanter définitivement au Canada pour y enseigner les arts martiaux _ Bruce parvint à s'approprier deux techniques du *choy lay fut* qu'il incorpora à son arsenal : le revers de poing et le coup de pied chassé bas. En fait, c'est aux États-Unis et grâce à des experts tels que Gin Foon Mark (Mai Zhenkuan 麦振宽), qui le temps d'un séjour à New York l'initia aux subtilités du kung-fu de la mante religieuse, ou Fook Yueng (Yang Fu 杨福) de Seattle qu'il découvrit la richesse des écoles de boxe chinoise. Ce faisant, il commença à s'émanciper du

¹ Jesse Glover, *Bruce Lee entre Wing Chun et Jeet Kune Do*, Guy Trédaniel, 2018.

carcan des écoles cantonaises traditionnelles qui n'acceptaient pas que leurs élèves puissent papillonner d'un style à l'autre.

Il est intéressant de noter que les frères eurasiens David et Dave Lacey, deux compagnons de pratique de Bruce Lee alors qu'il était scolarisé dans le collège Saint François Xavier, abandonnèrent l'étude du *wing chun* lorsqu'ils découvrirent la terrible efficacité du *buck sing choy lay fut* de Richard Leung. Malgré la colère de certains de leurs anciens camarades qui, à l'exemple de Hawkins Cheung 张学健, interprétèrent cette défection comme une trahison, ils rejoignirent sans hésiter le fameux Lai Hung qui maîtrisait non seulement les techniques du *choy lay fut* mais également, nous l'avons vu, celles du Shaolin du Nord. Ce dernier était alors surnommé « Crazy Hung » en raison de la férocité avec laquelle il répondait aux nombreux défis que lui valut son titre de champion de kung-fu. Dégrossis par Lai Hung, les deux frères furent ensuite pris en main par le non moins brutal Kong Hing 江兴. Formés ainsi à très rude école, ils devaient par la suite donner du fil à retordre aux adeptes du *wing chun* lors de *beimo* qui, en raison de leur sang mêlé, défrayèrent la chronique. Les milieux hongkongais découvraient alors que l'excellence en kung-fu n'était pas réservée aux Chinois... Lai Hung quant à lui innova en se rendant au Cambodge en 1961 avec Li Hong, un autre expert de *choy lay fut*, afin d'affronter la boxe thaïlandaise lors de combats épiques. Lorsque Bruce Lee raconta à Jesse Glover que le *choy lay fut* était le seul clan du kung-fu à n'avoir jamais mordu la poussière face aux boxeurs siamois, il pensait évidemment à ces deux hommes. Il est intéressant de noter que Lai Hung, qui fit une discrète carrière de maître de kung-fu et herboriste traditionnel à San Francisco, ne remit jamais en question la validité des techniques traditionnelles dont il était le détenteur. Toutefois, fort de son expérience du ring, il n'attendit pas les exhortations de la future star pour courir, frapper sur un sac ou boxer à l'anglaise, ce qu'il fit d'ailleurs avec l'équipe nationale de Taïwan dès 1962, cinq ans donc avant que Bruce Lee ne songe à fonder son Jeet Kune Do.

José Carmona



Le revers de poing du *choy lay fut* exécuté par le jeune Bruce Lee sur son premier élève américain, Jesse Glover

www.shenjiying.com